

## Jacques Léonard (1935 - 1988) \*

par Jean PECKER \*\*

*“La médecine-science n’est jamais une spéculation isolable, elle est la médecine d’un contexte culturel ; de même la médecine-profession n’est jamais une réalité neutre, elle est la médecine d’un milieu socio-politique”* (La médecine entre les savoirs et les pouvoirs).

Si, de l’oeuvre considérable de Jacques Léonard, il me fallait extraire une formule qui définit au mieux l’axe de sa pensée, c’est celle-ci que je retiendrais : car, au-delà de la pure richesse documentaire, elle permet de se convaincre de l’effort qu’a fait Léonard pour intégrer l’histoire de la médecine et des médecins au vécu général de l’époque étudiée.

Bien plus, lui qui n’était pas médecin, il ne s’est pas contenté de décrire la vie médicale de l’extérieur. Sans cesse, on le sent préoccupé d’analyser la pensée et les réactions du corps médical, ne laissant dans l’ombre aucun détail concernant son mode de vie, ses relations avec le pouvoir, sa participation aux grandes réformes au sein de différents organismes parlementaires ou par le truchement d’une presse professionnelle dont l’influence va grandissante. Aucun détail n’est exclu des études consacrées aux médecins du XIXe siècle : leur vie matérielle et leurs difficultés, leur comportement électoral, leurs révoltes, tout peut être trouvé dans le cours de l’oeuvre - et tout est remarquablement analysé. En outre, comment ne serions-nous pas remplis d’admiration pour la maîtrise dont Jacques Léonard fait preuve dans la manipulation des concepts et de la terminologie médicaux. Seule une analyse aussi pénétrante que la sienne lui a permis de vivre les grandes mutations, lorsque la médecine est passée de l’ère du discours au temps de l’efficacité. Preuve en est, en particulier, dans les chapitres consacrés à Pasteur, à Claude Bernard et à leurs contradicteurs.

Mais - il faut le redire - le contexte socio-économique n’est jamais absent de l’étude médicale et chaque progrès est générateur de dépenses, ou, au moins, de choix qui sont le fait du pouvoir politique. On ne parlait pas encore de “rationalisation des choix budgétaires” mais les contraintes existaient tout autant : quel est le prix pour la Nation d’une campagne de vaccination obligatoire, du raccordement aux égouts, de l’adduc-

---

\* Eloge prononcé à la séance du 29 avril 1989 de la Société Française d’Histoire de la Médecine.

\*\* Centre hospitalier et universitaire de Rennes. Chaire de clinique neuro-chirurgicale.

tion en eau potable ? *“L’hygiène se présente comme un discours sur le bien-être matériel et psychique : cette médecine politique est à la santé publique ce que l’économie politique est à la prospérité publique”*. Jusque dans les tous derniers écrits de Léonard, on trouvera exprimées ces préoccupations concernant l’hygiène publique.

Il ne faudrait pas restreindre, pourtant, les analyses de Léonard à cette exaltante période du microbisme, de Pasteur et de Lister. Une juste et large place est faite à la méthode anatomo-clinique dans la période prestigieuse qui s’écoule entre René-Théophile Laënnec et Georges Dieulafoy ; au début du démembrement des maladies mentales avec Pinel et Esquirol.

On quitte la période des discours creux et on dénonce avec Fourcroy (1794) “l’empirisme meurtrier et l’audacieuse ignorance... qui tendent de toutes parts des pièges à la douleur crédule”. Au XIX<sup>e</sup> siècle, l’élite médicale se sent mandatée pour faire embrayer les savoirs sur les pouvoirs.

Pourquoi tant de lignes consacrées à la pensée de Jacques Léonard - et rien encore sur le personnage dont nous déplorons la disparition ? La discrétion était l’une des caractéristiques de notre Collègue. Il s’est éteint à Rennes le 1<sup>er</sup> août 1988 ayant souhaité qu’aucune annonce officielle ne paraisse.

Né le 28 octobre 1935 à Sotteville-les-Rouen, il suivra bientôt son père, fonctionnaire, affecté à Falaise. C’est dans cette petite ville de Normandie que se dérouleront des études secondaires sans particularité.

Mais à Falaise, on ne peut suivre des études jusqu’au niveau souhaité par sa famille et plus encore par Léonard lui-même. La tradition familiale - qui nous a été révélée par Madame Jacqueline Léonard - veut que dès la première enfance, vers l’âge de quatre ans, il ait manifesté un intérêt plus particulier pour l’histoire. Le voici donc inscrit en classe préparatoire : hypokhagne au lycée Malherbe de Caen, khagne à Henri IV.

Après un succès obtenu au concours, il est admis à l’Ecole Normale Supérieure de Saint-Cloud.

Agrégé d’histoire en 1958, il est affecté à la Faculté des lettres de Rennes en 1963, en qualité d’assistant. Bien qu’il ne possède aucune attache bretonne, il se plaît et s’épanouit au sein de cette université où il trouve un milieu de travail actif et des sources documentaires nombreuses.

Car on peut dire sans exagération que toute l’existence de Jacques Léonard sera dorénavant axée sur la recherche. La lecture des notices nécrologiques de nos collègues disparus fait constater que, presque toujours, un paragraphe y est consacré à des activités de diversion : musicologues ou collectionneurs, peintres ou gastronomes, sportifs ou voyageurs... ils échappent pour quelques heures ou quelques jours à la linéarité de la vie professionnelle. Mais pour Jacques Léonard, la passion c’est la recherche et il n’y a pas place pour ce qui ne l’enrichit pas. Mieux vaut consacrer tout son temps à traquer l’erreur ou l’approximation en retournant aux sources. Et cet homme, si exquisement courtois, est capable d’une vertueuse indignation lorsqu’il en débusque.

Travaux et recherches vont être à l’origine de son ascension universitaire qui le conduira à la fonction de professeur d’histoire contemporaine à l’Université de Rennes II.

Jacques Léonard se présente à nos yeux comme l’un des meilleurs spécialistes de la vie médicale provinciale en affirmant son intérêt plus particulier pour le XIX<sup>e</sup> siècle.

Sa thèse de doctorat en histoire (1967) porte sur *“Les officiers de santé de la marine française de 1814 à 1835”*. Ce travail, distingué par une grande médaille de l'Académie de Marine, traite du statut social et professionnel des médecins, chirurgiens et pharmaciens du Corps de la marine de guerre, décrit leur formation et leur contribution à la diffusion des connaissances médicales de l'époque.

En 1976, Léonard soutient devant l'Université de Paris IV sa thèse de doctorat ès lettres et sciences humaines : trois volumes faisant un total de 1.570 pages, publiés en 1978 sous le titre *“Les médecins de l'Ouest au XIXe siècle”*. Ce travail considérable envisage tous les aspects de l'existence professionnelle et privée de 3.755 médecins civils ayant exercé dans six départements de l'Ouest (les cinq départements bretons et la Mayenne) entre 1803 et 1892.

*“La vie quotidienne du médecin de province au XIXe siècle”* (1977) étend ce type d'études socio-professionnelles à différentes régions de France, en soulignant divers aspects : naissance d'une protection sociale contre la maladie, modalités de l'exercice médical rural et vicissitudes de la confraternité médicale. L'année suivante, Léonard publie *“La France médicale au XIXe siècle”*, histoire culturelle d'une profession “qui s'efforce de concilier les avantages de l'exercice médical et le prestige d'une mission sociale”.

1981 verra la parution d'un ouvrage qui a bénéficié d'un grand succès d'estime : *“La médecine entre les pouvoirs et les savoirs”* : étude de cette période où s'établissent des connexions entre théories scientifiques, conceptions politiques et bouleversements sociaux. Les responsables des gouvernements écoutent le discours hygiéniste des médecins qui déborde bientôt sur la notion de bien-être matériel et moral. L'ascendant intellectuel de la science positive se transmet en un bio-pouvoir et permet au corps médical de parler de plus en plus fort sur le théâtre de la politique.

Il ne s'agit déjà plus dans ce livre de l'histoire stricte des médecins dans leur exercice professionnel. L'importance de l'hygiène et de l'amélioration du cadre de vie, une timide ébauche de médecine préventive et de médecine du travail laisse présager la maturation du dernier livre de l'auteur : *“Archives du corps : la santé au XIXe siècle”* (1986). L'air environnant, l'eau que nous utilisons, nos aliments, nos rythmes biologiques ne sont plus ceux qu'ont connus nos ancêtres et l'on peut s'interroger sur le mythe de l'âge d'or... pour le rejeter, tant l'hygiène, la médicalisation, la protection sociale ont, en définitive, bouleversé la qualité et la durée de la vie.

De nombreux articles parus dans diverses revues d'histoire, nationales ou régionales, s'intercalent entre les publications des livres que nous avons présentés. Cela va de l'étude des *“Soins corporels dans le journal de Jules Renard”* à *“L'histoire des débuts du Concours médical”* et au *“Malade imaginaire de Molière à Knock”*...

Notre collègue ne cherchait ni les honneurs ni les décorations. Mais il était toujours disponible pour apporter sa contribution à une étude qui servirait sa passion, l'enseignement de l'histoire. C'est tout naturellement que Monsieur Jacques Ruffié lui avait demandé de faire partie de la “Commission pour le développement de l'enseignement de l'histoire des sciences de la vie et de la santé” (1983). Je ne suis pas en mesure de vous révéler dans quel cartonnier du Ministère de l'Education repose, probablement à titre définitif, l'excellent rapport de cette Commission.

A un tout autre échelon, plus modeste, j'ai personnellement trouvé auprès de Jacques Léonard une collaboration - combien efficace et amicale - lorsque j'ai pris l'initiative de faire revivre à l'Université de Rennes I un enseignement de l'histoire de la médecine et de la santé.

Je voudrais éviter, car ce ne serait pas conforme au mode de pensée de cet homme discret, de parler du temps de sa maladie et du chagrin de ses amis.

Madame Jacqueline Léonard m'a néanmoins autorisé à vous donner lecture de cette notice nécrologique, pensant que son mari l'aurait acceptée pour la Société Française d'Histoire de la Médecine à laquelle il se sentait très attaché.

J'ai, en notre nom, assuré Madame Léonard, professeur de lettres, et ses deux fils, étudiants, de la place que Jacques Léonard avait tenu dans notre discipline et de la pérennité de notre souvenir.